

MADELEINE AYLNER-ROUBENNE

**J'ai donné  
la vie  
dans un camp  
de la mort**

Préface de  
Geneviève de Gaulle-Anthonioz

JC Lattès



J'AI DONNÉ LA VIE  
DANS UN CAMP  
DE LA MORT

8.  
D1-Mon-  
4523

LA MORT  
DANS LE CAMP  
T'AL TRONQUE LA VIE

92

MADELEINE AYLMER-ROUBENNE

J'AI DONNÉ LA VIE  
DANS UN CAMP  
DE LA MORT

JC Lattès

DL 20FEV.97 06818

MADHELINE AYLMER-ROUBINNE

J'AI DONNÉ LA VIE  
DANS UN CAMP  
DE LA MORT



À Sylvie, avec laquelle, et pour laquelle j'ai lutté avec angoisse, amour, et obstination.

À toutes les compagnes, qui m'ont aidée dans cette épreuve, et grâce auxquelles elle fut sauvée.

À Jean, que j'ai tant aimé, et admiré, et qui n'a pas eu la joie de connaître sa fille.

À Roger, qui m'a aimée jusqu'à sa mort, même à travers des turbulences douloureuses et qui m'a aidée à l'élever.

À Marcelle Routier, sans laquelle ce livre n'aurait jamais vu le jour.

À Sylvia, avec japonais, et pour  
japonais, et fait avec japonais, sans  
et japonais.  
À tous les compères, qui se font  
mais dans cette époque, et dans une  
quelque chose lui avait  
À Jean, que j'ai tant aimé, et  
aimant, et qui n'a pas eu la joie de  
connaitre sa fille.  
À Roger, qui m'a tant aimé, et  
m'a tant aimé à travers des intermédiaires  
d'intermédiaires et qui m'a tant aimé à l'étranger  
À Marie-Claire, sans japonais  
ce livre n'a tant aimé en le faire

« Il faudra que je me souviene  
Plus tard, de ces horribles temps.  
Froidement, gravement, sans haine.  
Mais avec franchise pourtant. »

Micheline Maurel (Ravensbrück).

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

310 EAST 57TH STREET, NEW YORK 22, N.Y.

## Préface

En lisant le bouleversant témoignage de Madeleine Aylmer-Roubenne, j'ai eu en mémoire l'affirmation du Cantique des Cantiques *l'amour est plus fort que la mort*. Certes, au camp de Ravensbrück, la mort, a, hélas, le plus souvent réussi à triompher. L'objectif nazi, dans l'univers concentrationnaire, était de détruire non seulement les corps, mais l'esprit et tout ce qui l'anime. Sans doute était-ce la pire épreuve que de découvrir qu'il y était parvenu. Mais nous avons fait aussi l'expérience inverse : le courage, la noblesse, la solidarité, la tendresse même l'ont aussi emporté. Madeleine en a été l'un des admirables exemples.

C'est une toute jeune femme qui franchit l'enceinte, le terrible cercle qui la sépare désormais du monde des vivants. Or, cette vie qu'elle porte en elle, de toutes ses forces elle veut la préserver. Bien plus, Madeleine ose écrire : *paisiblement, j'ai porté Sylvie dans le camp comme je l'aurais portée dans la vie normale, avec la même confiance, la même foi*. Elle sait cependant, dès son arrivée, le sort des nouveau-nés. Si, depuis le début de l'année 1944, ils ne sont plus tous noyés dans un seau d'eau, ils meurent de faim, les mères ne pouvant les allaiter et aucune distribution de lait n'étant assu-

rée. Souvent beaux à leur naissance, ils prennent rapidement l'aspect de « petits vieux » et résistent assez peu de temps.

Madeleine nous dit qu'elle *a bien vécu sa grossesse*. Cela veut dire pour nous ses camarades qui *savons* qu'elle a travaillé jusqu'au bout dans des conditions épuisantes, debout, affamée, poussant un wagonnet sous la menace des chiens et des coups. Plus tard, elle est prise dans un atelier où règne l'un des plus féroces parmi les SS du camp, Sillinka, que j'ai dû subir moi aussi. Rien ne lui est épargné des interminables appels. Dehors, quel que soit le temps, le froid, ils durent parfois plusieurs heures. La misérable nourriture ne peut lui apporter aucune force, ne parlons pas de l'hygiène inexistante quand on est réduit à se laver et à laver son unique culotte avec une poignée de neige. Madeleine endure tout, elle veut que son bébé naisse, avec quel amour, avec quel courage : *j'étais une mère, écrit-elle, et je sentais qu'entre moi et mon enfant existait une correspondance. Je la voulais lisse... ce qui n'était pas très facile.*

Mais jusqu'ici, notre camarade est persuadée que la guerre va se terminer et qu'elle accouchera libre et dans des conditions normales. Au fur et à mesure que la naissance approche, il lui faut envisager que le bébé naisse à Ravensbrück, ou bien, ce qui serait encore pire, pendant les interminables marches vers un autre camp. Les alliés ne sont pas loin, mais l'extermination ne ralentit pas. Autre terrible risque pour une femme enceinte : être désignée pour la chambre à gaz.

Madeleine refuse d'envisager sa mort ou celle de son bébé. Pour elle, l'essentiel de son témoignage, c'est la naissance, la vie. Le 20 mars 1945, cette nouvelle vie s'annonce, à terme ! Aidée par des camarades, elle peut être laissée entre les mains d'une sage-femme détenue (elle a été condamnée pour avoir pratiqué des avortements !). Les accouchements ont lieu dans une sorte de couloir obscur, sans eau, ni électri-

cité, à la lueur d'une bougie. Il est interdit de crier pour ne pas être entendu des médecins et infirmières SS. Après plusieurs heures de douleurs, la sage-femme juge qu'elle doit poser les fers. Elle dérobe dans l'infirmérie le nécessaire pour un forceps, risquant pour elle-même le cachot, peut-être la mort. Et la petite Sylvie vient au monde le 21 mars 1945 à 6 heures. Elle porte le même numéro matricule que sa maman avec un bis : 61 162 bis. *Je la tenais contre moi, écrit Madeleine, je lui donnai ma chaleur, mon amour. Je n'avais rien d'autre à lui donner!*

Dans une baraque attribuée aux nouveau-nés et à leurs mères depuis septembre 1944, Madeleine fait connaissance d'une autre maman française, et de son bébé né quinze jours plus tôt : Guy Poirot. Depuis des mois, deux déportées se dépensent sans moyens pour tenter de nourrir tous les nourrissons avec une sorte de mixture. Marijo et Anicka les verront tous mourir avec désespoir : ils ne dépasseront pas un mois. Tous les matins, on ramasse les petits morts et les mamans hurlent de désespoir. Seuls survivent Sylvie et Guy. Mais il faut lire, si atroce que ce soit, le témoignage de Madeleine, comme celui de Marijo Combard de Lauwe, une des deux infirmières. Il faut les lire, non seulement parce que c'est indispensable pour comprendre l'histoire, mais parce que dans ce combat contre la mort – qui semble inéluctable – c'est l'amour qui l'emporte. L'amour paternel d'abord, celui aussi de toutes celles qui selon leurs possibilités ont sauvé la vie : la sage-femme, droit commun allemande, les camarades qui ont réussi à *organiser* (c'est-à-dire voler) un seau d'eau chaude, un peu de lait, des vêtements, la jeune mère russe qui a donné deux tétées de son propre lait, les deux infirmières déportées qui recommencent chaque fois à essayer de sauver les bébés de la mort.

Il y aura, de nouveau, d'immenses et dangereux efforts pour faire sortir de Ravensbrück Sylvie et Guy, au moment où parviennent près du camp les voitures de la Croix-Rouge

internationale. Madeleine et son bébé parviendront en Suède comme par miracle ; d'autres miracles surviendront pour faire revivre la petite mourante : nuit et jour, ses camarades françaises se relaieront auprès de la maman – très malade elle aussi – et de sa petite fille.

Le témoignage de Madeleine Aylmer-Roubenne pourrait s'arrêter là. Mais elle a tenu à raconter son retour, difficile et douloureux comme pour tant d'autres déportés. *Tout le monde était loin de nous*, dit-elle, *j'étais passée de l'autre côté du miroir*. Épuisement, manque de moyens, tracasseries administratives, etc. s'accumulent. Surtout, elle attend en vain son mari, son Jean, déporté lui aussi. Il n'aura pas connu son enfant. Plus tard, bien plus tard, le 1<sup>er</sup> janvier 1960, il sera nommé à titre posthume Chevalier de la Légion d'honneur par le général de Gaulle. Sylvie a alors quinze ans, la décoration lui revient de droit. Un an plus tard, les états de service de Madeleine seront reconnus par cette même nomination, dont l'insigne lui fut remis par Alain Mimoun.

Une grande partie du livre est consacrée aux années qui suivirent sa libération et celle de Sylvie. Elle n'en dissimule rien et certaines pages sont écrites par Sylvie elle-même. Non, le bonheur n'est pas facile à trouver après d'aussi terribles épreuves. Cependant l'une et l'autre se marieront : Roger entre dans la vie de Madeleine et lui donnera trois enfants, René épouse Sylvie et ils auront une petite fille...

Ce livre douloureux et beau se termine par une visite au camp de Ravensbrück, vingt-cinq ans après sa *libération*. C'est un mot que nous, les déportés, n'aimons guère prononcer. Car une partie de nous-mêmes, la plus secrète sans doute, est restée dans ces lieux où tant de nos camarades ont souffert et sont mortes atrocement. Comment transmettre l'incommunicable expérience ? Il le faut cependant. Madeleine Aylmer-Roubenne s'est acquittée de ce devoir. Mais

elle a dû attendre cinquante ans pour y parvenir, un parcours initiatique d'un demi-siècle... Et il lui a aussi fallu que *sa fille accepte sa naissance, par cela même, écrit-elle, ce que j'ai tenté d'apporter est un témoignage d'espoir.*

Pour moi, pour les lecteurs, je dirai aussi que c'est un témoignage d'amour. Oui, l'amour est plus fort que la mort.

Geneviève DE GAULLE ANTHONIOZ,  
présidente de l'Association nationale  
des anciennes déportées et internées  
de la Résistance, (A.D.I.R.),  
Grand Officier de la Légion d'honneur.

The first part of the report is devoted to a description of the general situation in the country. It is followed by a detailed account of the work done during the year. The report concludes with a summary of the results and a list of references.

REPORT OF THE  
COMMISSIONER OF THE  
GENERAL LAND OFFICE  
FOR THE YEAR 1911

## I

Mon histoire débute le jour où j'entrai dans le temple protestant de la rue des Petits-Hôtels. J'y avais suivi ma cousine, que je m'étais cependant appliquée à convertir au catholicisme ! Ceci mérite une explication.

Issue d'un « bon milieu », j'étais une petite fille semblable à beaucoup d'autres. Ma mère, pour des raisons de respectabilité sans doute, m'avait mise dans une institution religieuse.

Chaque jour, à l'issue de la prière qui se faisait dans la chapelle privée de l'établissement, nous devions jurer de partir en guerre contre les « infidèles » !

Mais où pêcher ces infidèles, quand on est la petite fille unique d'une famille dont les grands-parents paternels rêvent pour elle du voile des Carmélites, et que votre mère vous désigne les petites camarades que vous pouvez fréquenter ! En contrepartie, il y avait bien mon grand-père maternel qui était franc-maçon, mais à l'époque je l'ignorais.

Où trouver ces infidèles ? Proche de moi, le frère de ma mère, farouche anticlérical, avait interdit l'entrée de l'église à sa fille. Je ne pensais pas convertir mon oncle, je n'étais qu'une petite fille ! Aussi m'attaquai-je à Simone, ma cou-

sine. J'y réussis parfaitement, sans toutefois régler le problème de l'église. Ma convertie le contourna en allant au temple protestant de la rue des Petits-Hôtels.

Mon oncle devait détester les curés plus que l'idée de Dieu, car il ne s'opposa pas à cette habitude. Après tout, un pasteur est un homme auquel on peut dire « bonjour monsieur » dans la rue, sans que cela se remarque !

Mon évolution suivit le chemin inverse de celui de ma cousine ; à Lourdes, la ville de l'Immaculée Conception, je perdis la foi ! L'Église était devenue pour moi un bazar.

J'étais trop jeune, et trop peu sûre de moi, pour rompre complètement avec Dieu. Je ne devins pas protestante, mais je me mis à fréquenter le temple, avec ma cousine. Je m'y sentais plus à l'aise et j'aimais bien son pasteur, M. de Visme.

Et je fis partie d'une petite bande de copains, où je rerouvais Simone, ma cousine, Jean Aylmer et Philippe, son frère cadet. Le dimanche, nous avions pris l'habitude de sortir tous ensemble. Puis, un beau jour, Simone et Philippe déclarèrent qu'ils ne pouvaient nous accompagner. Je me rendis au cinéma en compagnie de Jean Aylmer. Je n'oublierai jamais le film qu'on y jouait : *La Symphonie fantastique*, avec Jean-Louis Barrault. Entrés innocents, nous ressortîmes amoureux ! Je devrais dire : entrée innocente, j'en sortis amoureuse. Depuis, j'ai toujours supposé qu'il s'était agi d'un complot.

Quoi qu'il en soit, il fut réussi ! J'avais dix-huit ans, Jean en avait vingt-deux, et nous n'envisagions que de nous marier. En 1940, en pleine Occupation, cela ne convenait pas à Mme Aylmer. « L'époque n'est pas favorable aux projets d'avenir ! » disait-elle. Ma mère partageait cet avis !

D'origine anglaise par son père, Jean avait opté à seize ans pour la nationalité française. Sorti de l'École d'horticulture de Versailles, il souhaitait partir pour Douala, où l'un de ses camarades se trouvait en poste.

Nous en avons parlé ; là ou ailleurs, j'étais prête à le suivre. Je l'aimais.

Mme Aylmer ne nourrissait aucune animosité contre moi, c'était le mariage qu'elle redoutait. Elle avançait des arguments du genre : « Se marie-t-on à vingt-deux ans, en pleine guerre ? Sans situation ? Avec le risque d'avoir un enfant ? »

Ce risque pourtant me plaisait. L'enfant de Jean, je l'ai toujours voulu.

L'Occupation, nous la vivions comme tous et, comme beaucoup d'autres, nous la refusions. Pétain demeurait pour nous l'image de la capitulation, et la poignée de main de Montoire nous paraissait inacceptable. Notre position était claire : ne pas accepter un avenir sous domination allemande, sous le régime hitlérien. Aussi, lorsque Jean me fit part de sa décision de rallier les Forces françaises libres, je l'approuvai, et sa mère l'encouragea. Le mariage s'éloignait.

Jean avait beau être plus âgé que moi, il n'en était pas pour autant plus réaliste : passer la ligne de démarcation à Vierzon, gagner l'Espagne, et de là l'Angleterre... le tout sans papiers, ni faux ni vrais, ne faisait pas montre d'une véritable maturité !

À Vierzon, lorsqu'il descendit du train, on lui demanda ses papiers. Par chance, ce furent les gendarmes français. Il n'en avait pas. On le mit en prison.

Je n'avais plus qu'à l'attendre, ma vie de femme venait de commencer.

À l'époque, je travaillais chez Caffin, une librairie à Paris, proche de la gare du Nord. J'ai toujours apprécié le contact des livres, et de leurs lecteurs. Cet emploi était une petite compensation au fait que je n'avais pu poursuivre mes études. Bien que j'en aie eu le désir, ma mère s'y était opposée. Elle estimait que les filles devaient travailler tôt, que les études ne leur servaient à rien !

C'était réglé, il n'y avait pas à y revenir !

Comment suis-je entrée dans la Résistance ? Aussi facilement que l'on pousse une porte !

J'allais fréquemment rue de Paradis rendre visite à Georgette, employée dans le magasin de porcelaine de mon oncle, le « bouffeur de curé ». Georgette m'avait vue naître. Elle avait à peu près l'âge de ma mère mais était plus moderne, et me racontait qu'elle avait été l'amie, « en tout bien, tout honneur », de Jean Mermoz ! J'avais compris quelles sortes de liens l'unissaient à Mermoz. Pour nous, les jeunes, c'était un dieu et son prestige rejaillissait sur elle.

Étrange époque, où rien n'était tout à fait vrai, où la face cachée des êtres pouvait être celle d'un héros, d'une fripouille ou d'un tortionnaire ! Georgette m'offrait un visage avenant, serein, sur lequel je croyais lire à livre ouvert. Un jour elle me demanda un service :

– Madeleine, ta grand-mère possède bien un appartement vide, rue Chaudron ? Peux-tu en avoir les clefs ?

– Je n'ai qu'à les demander à ma mère.

– Eh bien, j'ai quelqu'un à mettre dedans. Oh ! Juste pour quelques jours... Seulement il ne faut en parler à personne !

Elle entra dans une explication qui n'en était pas une :

– C'est un monsieur qui est poursuivi pour marché noir... Il n'a rien fait de bien grave, il a vendu des trucs (elle ne me précisa pas lesquels) clandestinement... Rien de sérieux, insista-t-elle, mais il faut l'aider.

Je ne sais plus ce que j'inventai pour les obtenir, mais je remis les clefs à Georgette, en lui précisant : « Ma mère n'y est pas favorable. »

Je n'avais rien cru de son histoire. J'avais compris que ce n'était pas quelqu'un qui faisait du marché noir, mais je me tus.

Dès lors, Georgette me demanda fréquemment des

petits services. Chaque jour, je remettais, sans le savoir, des messages codés, dont je lui rapportais les réponses. Jusqu'au jour où, prise dans un contrôle d'identité, coincée contre les grilles de la gare de l'Est, je compris qu'il me fallait faire vite ! Au milieu de la foule, je lus le message, l'appris par cœur et avalai le papier.

De retour rue de Paradis, je le récitai à Georgette.

– C'est très bien, tu as su faire ce qu'il fallait, veux-tu continuer ?

Je répondis par l'affirmative. J'avais un pied dans la Résistance, mais je n'étais pas homologuée.

Pour m'éprouver, on me confia quelques missions. Puis, un jour, je me retrouvai dans une pièce, où je passai une sorte d'examen, avec un homme qui demeura invisible ; une voix derrière un rideau. (J'appris plus tard que c'était celle de Christian Pineau.) Il me posa des questions apparemment banales, sur mes goûts, ma famille, mes opinions... Je sortis de la pièce sans bien réaliser ce qui s'était passé. Dans mon esprit, seule subsistait la joie d'avoir été « reçue » !

Je venais d'entrer dans l'O.C.M. \*

À Vierzon, Jean ne souffrait pas trop de la prison. À l'heure de la relève, les Allemands s'absentaient généralement un court moment et les gardiens en profitaient pour le laisser téléphoner. Il put ainsi avertir sa mère : « Demain, nous partons en transfert, nous passerons par la gare d'Orsay. » Elle m'avertit et je galopai chez Georgette.

– Ne t'inquiète pas. Nous allons le sortir de là, me dit-elle.

Au matin, nous sommes parties dans un car de flics. Le car et les flics étaient vrais, les ordres de mission, faux ! Je me vois encore, gare d'Orsay, à côté de Georgette occupant un poste, qui offrait une vue plongeante sur le trafic, d'où nous vîmes arriver tout le monde, sauf lui !

---

\* Organisation civile et militaire.

Le lendemain, Jean appela sa mère :

– Je vais rue Oberkampf, chez grand-mère.

Il s'était évadé, grâce à la complicité d'un agent de la SNCF qui l'avait caché dans les bagages.

Il allait bien, il était à Paris, mais je n'avais pas le droit de le voir ; la grand-mère s'y opposait. « Ce n'est pas convenable ! » Quelle époque ! Ce fut à la mère de Jean que je remis les cartes d'identité, d'alimentation, de pain, de textile, de chaussures, de tabac, de savon à barbe... au nom de Jean Loiseau. Nous devions conserver notre prénom, pour éviter qu'un appel dans la rue, ou ailleurs, nous surprenne, et fasse s'écrouler notre fausse identité.

Pour le réseau, je devins la même Loiseau. J'en étais loin. Jean et moi disposions de bien peu de temps à nous !

Quand nous parvenions à être ensemble, nous ne savions jamais, en nous disant « bonjour » le matin, si nous nous dirions « bonsoir » le soir.

Jean « travaillait » plutôt en dehors de Paris, surtout en Seine-et-Oise, moins contrôlée que la capitale. Comme couverture, il avait un emploi chez Truffaut, à La Jardinerie. À Versailles, où je l'avais rejoint, nous étions en contact avec un réseau chargé de faire repartir les aviateurs anglais ou américains parachutés. Un huissier de justice, dont la femme était directrice d'école primaire à La Ferté-Allais, me téléphonait. Il m'invitait à déjeuner, privilégiant le dimanche, afin que cela restât vraisemblable. Ce qui signifiait qu'un ou plusieurs aviateurs avaient été « ramassés ». À l'aide d'un code, il m'indiquait si nous avions affaire à des hommes valides ou à des blessés. Dans ce dernier cas, nous devions organiser leur transport en voiture, de préférence dans un « panier à salade » conduit par des policiers résistants.

Quand nous leur faisons prendre le métro, nous leur remettons un ticket en les prévenant :

# J'ai donné la vie dans un camp de la mort

Vingt ans à peine, tout juste mariés et résistants, les voilà arrêtés par la Gestapo en ce printemps 1944, puis séparés. Destination : les camps. Jean sera gazé. Madeleine, internée à Ravensbrück, s'aperçoit qu'elle est enceinte. Mais, dans ce lieu d'extermination, on noie les nouveau-nés...

Commence alors le combat acharné d'une jeune femme, entourée de ses compagnes toutes solidaires — Geneviève de Gaulle, Germaine Tillon, Marie-Claude Vaillant-Couturier — pour garder en vie l'enfant qu'elle porte. La faim, la soif, la peur, l'épuisement de la servitude et la menace de la folie : rien ne l'abattra. Le 25 mars 1945, vient au monde Sylvie, seule petite fille née dans un camp de la mort et à y avoir survécu.

La lutte, les tourments de Madeleine ne cesseront pas pour autant avec la Libération. Il lui faudra affronter le veuvage, le harcèlement de la presse, et jusqu'à une demande d'adoption lancée par Eva Perón. Il lui faudra surtout vivre sa maternité dans la mémoire de l'horreur. Comment le dire à Sylvie ?

Jamais, peut-être, sur fond de la plus radicale inhumanité, n'avait été livrée une histoire si humaine, un témoignage aussi bouleversant, disant la puissance de l'amour.

*Madeleine Aylmer-Roubenne, chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre avec palme, a été décorée au titre de résistante ayant grade de lieutenant dans le réseau Mithridate. Ce livre, où elle se raconte, signe son ultime victoire.*



9 782709 617499



Imprimé en France par AUCLAIR à Bagnux

110,00 FF TTC

97-01-45-2686-9

ISBN : 2-7096-1749-8

Couverture Didier Thimonier

Photo D.R.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

